Des Suisses réfugiés économiques

Autor(en): **Wiedmer, Jo**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio : un magazine pour l'aide à la vie**

Band (Jahr): **94 (1985)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682178

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

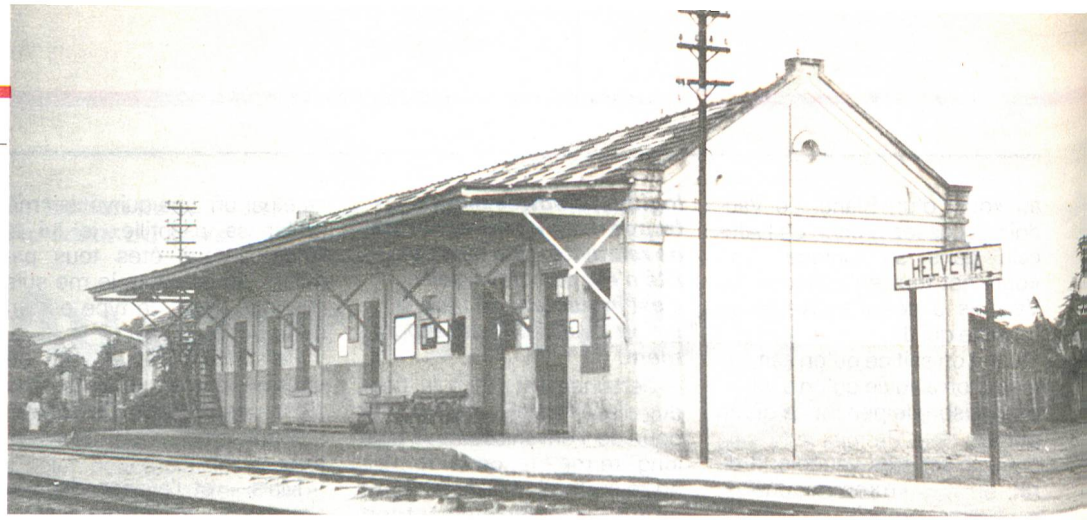
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REPORTAGE



La colonie possède sa propre gare; elle est ainsi directement reliée à São Paulo, la plus grande métropole économique du Brésil.

Des Suisses réfugiés économiques

Durant les années 1860 à 1880, l'Europe entière a traversé une grave crise économique. Dans notre pays, c'est la Suisse centrale qui a été particulièrement touchée. Pour ne pas mourir de faim, des familles entières ont émigré vers la Terre promise qu'était autrefois le Brésil, afin de se construire une nouvelle existence au-delà des océans, dans des conditions très difficiles et tout en sachant qu'elles quittaient leur patrie pour toujours.

Par Jo Wiedmer

Les descendants de ces familles de pionniers, les Wolff, Ambiel, Gut, Amstalden et Bannwart ont acquis une certaine réputation, au sein de la colonie Nova Helvetia; et quelques-uns d'entre eux ont fait fortune. La jeune génération se considère comme brésilienne. De nos jours, on peut atteindre en quelques heures d'avion le pays d'origine que les parents et les arrière-grands-parents n'ont jamais revu.

De leur côté, les anciens de la colonie conservent comme des reliques enveloppes, papiers d'emballage et même ficelles en provenance de Suisse. Et ils parlent aujourd'hui encore le pur dialecte de la Suisse centrale tel qu'on ne l'entend plus, même dans les cantons primitifs.

La colonie Helvetia no Brasil

Voici l'histoire de la colonie Nova Helvetia, située dans l'Etat brésilien de São Paulo et fondée par des Obwaldiens qui avaient dû quitter leur région à titre de réfugiés économiques, durant les années 1860 à 1880, afin de refaire leur vie ailleurs. A l'époque, l'Europe traversait une crise économique qui touchait durement de nombreuses familles, parfois des régions entières, les réduisant à la misère. D'autres, également sans moyens d'existence, apprirent que l'on cherchait de la main-d'œuvre au Brésil et décidèrent alors de faire ce long voyage et d'affronter un futur incertain.

Des Suisses remplacent les esclaves noirs

En 1823 déjà, le Portugal se vit contraint de renoncer au commerce des esclaves – les Noirs importés constituaient alors l'essentiel du contingent des ouvriers travaillant sur les terres de cet énorme pays agricole –; de nouvelles lois furent promuluées, qui activèrent ce commerce humain que l'on continuait de pratiquer en cachette. Dès 1871, par exemple, tous les enfants noirs nouveau-nés étaient libres, et en 1885, tous les Noirs âgés de plus de 60 ans furent affranchis. L'esclavage fut définitivement aboli le 13 mai 1888 par la princesse-régente Isabelle, ce qui eut pour conséquence une nouvelle pénurie de main-d'œuvre.

Les grands propriétaires terriens avaient prévu cette évolution et envoyé en Europe des embaucheurs chargés d'engager de la main-d'œuvre. Munie d'un contrat de travail et d'une avance pour le voyage, la famille Wolff quitta Obwald en 1854.

Une traversée meurtrière

Elle s'embarqua sur un voilier, à Hambourg, en compagnie d'autres émigrants venus de Hollande et d'Allemagne. La traversée dura 62 jours; un espace trop restreint, la chaleur, le scorbut et d'autres maladies la transformèrent en cauchemar. Mais l'espoir d'un avenir meilleur permit aux pionniers de tenir bon. En vertu du contrat, ils devaient travailler comme piocheurs dans les plantations de café, tout en étant assurés de recevoir la moitié de la récolte à titre de salaire.

Forts des mêmes espoirs, les familles obwaldiennes Ambiel, Amstalden et Bannwart émigrèrent à leur tour, en 1881. Elles débarquèrent à Santos, et de là, elles montèrent sur les hauts-plateaux, traversèrent la jungle, accompagnées des surveillants de leur nouvel employeur, le Comandadore de Queiroz. Le but de ce voyage était la grande Fazenda Sitio Grande, qu'elles atteignirent après plusieurs jours de marche, égratignées de partout et à moitié mortes de faim.

L'union fait la force

On les logea dans de pauvres huttes, dont les parois étaient faites de briques d'argile et les toits, de palmes. Elles s'y installèrent, découragées. La famille Wolff, déjà bien adaptée aux conditions de vie, les aida de son mieux. Ces conditions étaint précaires: les premiers temps, la nourriture consommée là-bas, un plat de haricots et de riz, ne leur convint pas bien; et la chaleur inhabituelle n'était pas faite pour arranger les choses. Tôt le matin, les surveillants les conduisaient dans les plantations où elles devaient piocher le sol entre les caféiers.

D'autres Obwaldiens suivirent les traces des premiers pionniers; très vite, ils se rendirent compte que les contrats n'étaient pas rédigés à leur avantage. Beaucoup se virent

De nombreux Suisses possédaient des terres près de la ville voisine de Campinas. La vente de ces dernières, divisées en parcelles à bâtir, leur a permis de réaliser de belles affaires.

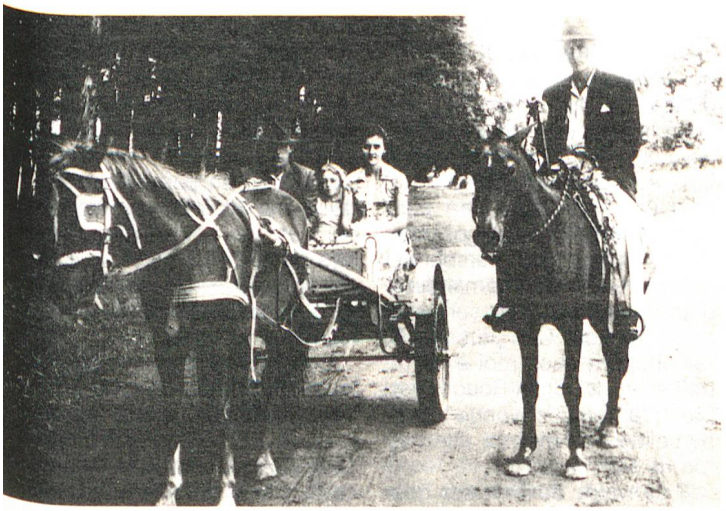
contraints de renouveler trois fois les papiers établis à l'origine pour cinq ans, ceci afin de pouvoir rembourser les avances faites pour le voyage et sur les salaires. D'autres renoncèrent et disparurent à l'intérieur du pays. On ne les a plus jamais revus.

Ceux qui restaient s'entraidèrent, mettant de côté chaque cruseiros gagné et travaillant dans le but de pouvoir s'acheter des terres. De Queiroz estimait les Suisses; il en fit ses surveillants et même ses intendants. C'était un grand progrès. Et peu à peu, ils achetèrent effectivement des terres, augmentant leurs possessions à chaque occasion, et ils devinrent indépendants.

Fondation de la Colonia Helvetia

Petit à petit, une colonie se constitua, sous le nom de Nova Helvetia. On construisit de solides maisons de bois et de pierre – la plupart d'entre elles sont encore visibles aujourd'hui. Outre le café, les Obwaldiens cultivaient la canne à sucre et le coton; ils se mirent à l'élevage et plantèrent des arbres fruitiers. Les fondements d'une communauté solide étaient ainsi posés. Ils furent renforcés par l'arrivée d'un nouveau groupe d'Obwaldiens, au sein duquel se trouvait l'abbé Amstalden, qui fonctionna comme père spirituel, tout en organisant l'enseignement. L'église et l'école les plus proches se trouvaient à quelque huit heures de voyage, de sorte qu'on décida bientôt de construire les deux sur place. Outre des salles de classe, l'école contenait une salle des fêtes, un local de restauration, une cuisine, une scène de théâtre et le Greffe communal. C'est à l'occasion de la consécration de l'église que la communauté se considéra pour la première fois comme une unité, ayant acquis sa pleine signification. On installa le cimetière sur la colline derrière l'église. Les grands eucalyptus forment une large voûte qui ombrage les tombes; et sur les pierres, on peut lire aujourd'hui encore les noms des fondateurs de Nova Helvetia qui lui ont donné la réputation qu'elle a de nos jours.

Il est bien connu que là où quelques Suisses vivent ensemble, la société de tir ne saurait faire défaut. La première fête de tir de Nova Helvetia eut lieu déjà en 1885; elle a été répétée chaque année, à quelques exceptions près. Cette société constituait ni plus ni moins l'épine dorsale de la vie sociale de la colonie. Les «indigènes» n'étaient pas les seuls à assister aux fêtes des tireurs; les Brésiliens aimaient eux aussi y participer et ils ne craignaient pas de voyager durant une journée pour se rendre là-bas. C'était vraiment quelque chose de très particulier. Et même les Brésiliens les plus conservateurs finirent par s'habituer au fait que des femmes participent aux concours de tir et gagnent parfois le premier prix.



Bien que l'automobile ait depuis longtemps fait son apparition à Nova Helvetia, les gens ont conservé des chevaux pour l'équitation et la promenade.

Celui qui parle deux langues vaut deux hommes

On reconnut également l'importance de l'école de Nova Helvetia à Berne, ce qui se traduisit pas une contribution financière annuelle versée de 1905 à 1931. Les petits Suisses ne furent pas les seuls à profiter de cette aide; ainsi, par exemple, les enfants des familles noires qui travaillaient comme employés dans les Fazendas des Obwaldiens en furent également les bénéficiaires. Pendant des années, le nombre d'élèves oscilla entre 40 et 80, les nationalités les plus diverses étant représentées. On y enseignait toutes les branches connues dans les écoles primaires suisses, la langue allemande étant obligatoire. Il va de soi que les petits Noirs possédèrent bientôt le dialecte obwaldien! La population totale de la colonie était de 450 personnes, dont 282 Obwaldiens, qui étaient également propriétaires de biens-fonds.

De plus, on ouvrit assez rapidement une école du dimanche. Il se peut aujourd'hui encore que tout visiteur vive une expérience particulière, en assistant un dimanche matin à l'arrivée à l'église des descendants des pionniers, que ce soit à dos de cheval, en cabriolet ou en calèche. Après l'office, ils se tiennent par petits groupes devant l'église et bavardent sans fin, les plus âgés s'entretenant dans le plus pur dialecte obwaldien, tandis que les jeunes parlent le brésilien, une sorte de portugais quelque peu modifié, après toutes ces années. On disait déjà autrefois: celui qui parle deux langues vaut deux hommes. A ce propos, l'école de Nova Helvetia a également beaucoup contribué à faire de la colonie une communauté modèle aux yeux du pays d'adoption.

Travail, ténacité et volonté de tenir bon

Le fait que les colons aient réalisé assez tôt que la dépendance du marché du café, soumis à de constantes fluctuations, comportait des risques et qu'ils aient donc cherché à créer un certain équilibre en favorisant d'autres cultures, ne les a pas empêchés de subir de mauvaises récoltes, dues au froid, toujours rigoureux. Et il n'était pas rare que d'autres Fazendeiros, qui avaient tout misé sur la carte «café», se retrouvent totalement ruinés, justement à cause du froid. De plus en plus de machines et de moulins destinés à l'affinage et au traitement des récoltes firent progressivement leur apparition dans les fermes de Nova Helvetia. Et lorsqu'en 1913, la ligne de chemin de fer en provenance de São Paulo traversa également la colonie, celle-ci connut une formidable expansion économique.

Voici ce que le directeur général de l'agriculture, Rodriguez Peixoto, a écrit le 8 juillet 1913, dans le livre d'hôtes de la colonie: «Attiré par la réputation qui la précède et par les articles parus dans la presse, j'ai visité la colonie. Je dois dire que le résultat dépasse mes espérances, car tout ce que j'ai pu observer en Suisse à l'occasion d'un voyage, je l'ai vu repris ici, au Brésil.»

Travail, ténacité, volonté de tenir bon, telles furent les qualités de base de la colonie. Madame Gut qui, il y a quelques années, tout en étant la doyenne de Nova Helvetia, participait encore activement à la vie de la communauté, se souvient des premières années qui suivirent la fondation de la colonie. Jeune fille, elle était arrivée là comme immigrante, en compagnie de ses parents et de ses frères et sœurs. A l'époque, elle était un pilier de la communauté, travaillant essentiellement comme sage-femme. «Des semaines entières, j'étais en route avec mon mulet, pour visiter les Fazendas isolées, mettant au monde les enfants blancs ou noirs, soignant les malades et les blessés et m'occupant parfois du ménage, lorsque la mère était au lit. Les blessures les plus fâcheuses étaient les morsures de serpent, car je n'arrivais pas toujours assez tôt sur place pour faire une piqûre de sérum. Il y avait toujours beaucoup de travail et peu d'argent; mais pour moi, c'était une grande satisfaction de pouvoir aider mes semblables.» C'est avec une profonde tristesse que les membres de la communauté ont porté en terre Madame Gut, âgée de plus de 90 ans. Elle restera dans leur mémoire comme un exemple éclatant d'humanité. Les pionniers de sa trempe ont laissé leur empreinte dans la colonie. □